

# Note de lecture

Franco La Cecla, *Ce qui fait un homme*, Paris, Liana Levi, 2002.

Germaine Greer, *La femme entière*, Paris, Plon, 2002.

Par Valérie Battaglia

Deux ouvrages militants pour une politique des différences sexuelles.


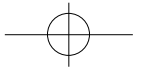
Le cadre historique :

En novembre 1982, à Berkeley, Franco La Cecla assistait à l'inauguration par Ivan Illich d'un cours intitulé *Gender and Sex*. Ce séminaire provoqua un scandale mémorable, les universitaires féministes de Berkeley organisèrent un « procès public » d'Illich. Son livre, *Gender*, issu de ce fameux séminaire, ne fut jamais diffusé par ses éditeurs.

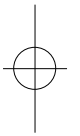
Que disait donc Illich de si scandaleux ? Il affirmait qu'hommes et femmes, au cours de l'histoire de l'humanité, avaient vécu au sein de mondes distincts qui représentaient des espaces symboliques séparés. Que cette différence radicale avait ensuite été combattue par l'Église catholique pour promouvoir l'égalité devant le péché sexuel et le salut. Que ce combat avait été repris par le capitalisme de la révolution industrielle afin de mieux assujettir les ouvriers en neutralisant leurs identités sexuelles. De cette génitalisation émergeait le stéréotype du couple d'ouvriers ou de paysans : l'homme productif et la femme reproductrice nourricière.

Illich doutait que la lutte pour l'égalité conçue comme l'alignement du statut des femmes sur celui des hommes puisse conduire à un quelconque progrès. Il établissait une équivalence entre la destruction écologique d'un monde capable de produire sa propre subsistance et la destruction d'une dialectique fondamentale entre les possibilités des identités différentes.

En 1971, Germaine Greer publiait *La Femme eunuque* qui connut immédiatement un succès mondial et entraîna aussi une très vive polémique. Contrairement aux courants dominants de son époque, ce



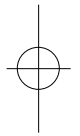
texte féministe ne plaidait pas en faveur de l'égalité sexuelle. Lors de ses séminaires à Oxford, dans les années 70-80, Greer argumentait de manière imagée contre la mystique égalitariste alors en vigueur : malgré l'égalité des droits, les femmes ne s'autorisaient toujours pas à avoir des hanches larges ou des poils aux jambes ni à se sentir à l'aise dans leur corps de femme. Alors que les féministes impopulaires se battaient pour la libération des femmes, les féministes populaires oeuvraient pour l'équité. Greer se classait résolument dans la première catégorie. Elle considérait le combat égalitariste comme profondément conservateur dans sa prétention à soumettre toutes les femmes au modèle viril de la société libérale occidentale. Les femmes, au nom de l'égalité des sexes, pouvaient désormais travailler la nuit, être condamnée à la peine de mort (États-Unis), devenir militaire, policier, refuser toute galanterie ou aide des hommes considérées sans nuance comme « sexistes ». Lutter pour une civilisation plus solidaire, plus écologique, plus responsable impliquait le renversement de ce modèle viril et libéral.



Trente ans après, elle rouvre ce débat dans un nouveau livre *La Femme entière*, où l'humour noir est au service de propos souvent provocateurs mais qui visent juste et dérangent en ces temps de triomphe d'un féminisme pro-femme trop « politiquement correct ». Pour elle, « *le temps de la colère est revenu.* » Il s'agit de régler son compte à l'autosatisfaction ambiante qui laisserait penser que la question des femmes a trouvé des solutions optimales. Reprenant les thèses de *La Femme eunuque*, en les enrichissant d'exemples récents des régressions de la situation des femmes dans le monde, Greer dénonce violemment les dangers d'un féminisme calqué sur les pires comportements du machisme collectif des sociétés occidentales.

La virilité est le fondement d'un système destructeur, non seulement pour les femmes et les hommes qui le subissent, mais pour l'ensemble de la planète. En ce sens, Germaine Greer fait elle aussi écho à Ivan Illich : son dernier livre est le manifeste d'un féminisme différentialiste libertaire et anti-libéral.

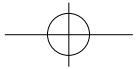
Franco La Cecla et Germaine Greer refusent l'un comme l'autre d'admettre que la question de la différence sexuelle est définitivement réglée. Si tous deux veulent « déssexualiser » les questions sociales et politiques – et si tous deux revendiquent les « décollements », les « jeux », les « effets de miroir » des identités sexuelles – ils récuse cependant la désorientation et les fractures identitaires d'un universalisme unisexe qui leur apparaît comme le miroir aux alouettes d'une égalité mythique dans laquelle hommes et femmes se perdent et sont perdants.



Anthropologie et militantisme contre l'indifférenciation sexuelle :  
Être un homme ?

La Cecla essaie de déconstruire un discours sur l'identité sexuelle créé en « état de guerre » des sexes et interdisant l'expression d'une identité masculine. Son propos vise à revivifier et interroger une interdépendance dialectique féconde entre les sexes. Il tente de définir les contours d'une identité masculine dont, malgré l'énorme travail des women's studies, des gender studies, des queer studies, nous ne savons presque plus rien aujourd'hui, « *du moins rien qui puisse nous aider à vivre notre histoire sexuelle de manière heureuse* » (p. 21). Cette exploration pourrait aussi se comprendre comme un geste féministe qui mettrait à mal le postulat de Bourdieu selon lequel la masculinité ne se questionnerait jamais, car toujours « déjà-là » comme préalable à la domination universelle des hommes sur les femmes. Cette exploration pourrait également conduire à une critique de l'alternative bourdieusienne proposée par les « queer studies » : celle d'un humain-machine, cyborg aux organes froids, délivré de toute domination sauf de celle ultime qu'il exerce sur lui-même. Toutefois, La Cecla, anthropologue et fin lecteur de Jung et Lacan, n'est pas un différentialiste caricatural. De B. Malinowski à M. Mead, les travaux des anthropologues montrent que les genres n'ont jamais été fixes. Les identités se métamorphosent, se pratiquent selon les âges de la vie, les rôles sociaux, les territoires. Et en aucun cas, ces identités ne sont, toujours et partout, vécues comme « *des camisoles de force identitaires* ». C'est pourquoi, l'interprétation des écrits de Michel Foucault dans une optique « queer » constitue pour l'auteur un contre-sens majeur : son intérêt pour l'amitié masculine et pour l'ascèse est une métaphore philosophique et non une loupe sociologique. Les derniers travaux de Foucault s'inscrivent dans la tentative « illichienne » d'une définition de l'identité masculine, poursuivie par les études anthropologiques liées aux « cultures méditerranéennes ». L'universalisme mythique du queerisme se situe donc à l'opposé de la tentative foucauldienne d'incorporation de la sexualité dans le corps social. Là où le queerisme parle – de manière souvent intimidante et incantatoire – d'annulation de la détermination des sexes et de pratiques sexuelles dégénitalisées, La Cecla, à la suite de Foucault, parle d'une société qui se réapproprierait des corps inédits, vivants et amicaux. Entre Foucault et le queerisme, ce qui s'est perdu, nous rappelle-t-il, ce n'est pas la variété des prothèses mais la variété des corps, et plus particulièrement des corps masculins :

« Mais l'idée qu'une certaine queer society se fait des techniques sexuelles rappelle plus les pratiques de manipulation génétique et de bio-



ingénierie que les « techniques de soi » de Foucault. Celles-ci ne sont pas des « prothèses » mais au contraire l'assimilation dans son propre corps de la symbolique des relations, la transformation du corps de l'intérieur par une pratique ascétique des rapports affectifs et sexuels » (p 143).

Être une femme ?

Le livre de Germaine Greer prêterait très certainement à controverse car il pose en préalable le constat – facilement « ringardisé » – de la différence biologique. Pour l'auteur, la revendication de cette différence, et non son éradication, doit redevenir le cœur des luttes féministes d'aujourd'hui. La plus grande des victoires anti-féministes serait de déposséder définitivement les femmes de cette conscience identitaire et de cette réalité biologique de leur différence.

Partout dans le monde, les femmes subissent une guerre contre leur propre corps et une acculturation identitaire.

De la chirurgie esthétique aux prescriptions médicales, le corps des femmes est l'objet de toutes les expérimentations, de toutes les manipulations tandis que prudemment celui des hommes reste à l'écart. Seins, fesses, bras, visages sont remodelés, liftés, relookés. Épisiotomies, césariennes, hystérectomies et ablations des seins sont devenues des opérations banales en constante augmentation. Des cocktails d'hormones accompagnent la femme tout au long de sa vie : de la pilule de son adolescence – alors que le préservatif est bien plus efficace pour les MST en forte recrudescence – aux traitements substitutifs de la ménopause, afin de rester performante dans un marché sexuel concurrentiel dont les pratiques sont formatées selon des modèles masculins. Greer pose des questions importantes pour les politiques sexuelles : quelle différence fondamentale entre le « choix » d'implants en silicone pour des seins ou des fesses de Barbie, le « choix » d'un piercing vaginal à la mode et le « choix » de l'excision ou de l'infibulation ? Pourquoi occulter ici les mutilations sexuelles que l'on dénoncerait ailleurs ? Quelle est la part du « choix » véritable des femmes ?

Le combat féministe de Germaine Greer s'apparente plus à celui des luttes anti-colonialistes qu'à celui des controverses universitaires des « gender studies » :

« Le corps féminin n'est pas notre ennemi, il est notre force ; ce n'est pas notre sexe qui nous emprisonne, mais la haine et le dégoût des autres pour notre sexe. Si nous partageons leur mépris, nous sommes fichues. Certaines féministes radicales aspirent à un avenir où les enfants ne naîtront plus des femmes, considérant les fonctions liées à la gestation et à l'accouchement comme un fardeau intolérable. Cet avenir est peut-être

tout proche, mais il n'apportera une libération que s'il est désiré et conçu par les femmes elles-mêmes. Refuser d'être définie, discriminée et désavantagée à cause de notre biologie ne devrait pas se confondre avec le désir d'être dépossédée de celle-ci. À l'instar des villages vietnamiens, on ne saurait libérer les femmes en les détruisant » (p. 315).

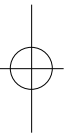
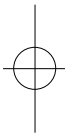
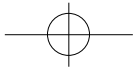
Autre préoccupation fondamentale pour une politique des sexes: les secteurs d'activités féminins traditionnels (tels que les définissaient Ivan Illich) sont mis à mal par la mondialisation économique. Les champs d'activité traditionnels des femmes, qui ont toujours été dévalorisés et sans prestige, sont maintenant carrément éliminés et capturés par des multinationales qui en tirent tous les bénéfices sans compensation. L'auteur, au risque d'être étiquetée comme une réactionnaire néo baba-cool, prend l'exemple du secteur alimentaire. La fonction nourricière incombe encore à 90 % des femmes sur la planète, même dans les sociétés occidentales, où les femmes passent plus de temps à acheter de la nourriture qu'à la cuisiner. Mais les plats préparés et les fast-food n'ont pas soulagé les femmes pour autant: gérer l'approvisionnement d'une famille demeure un véritable travail. Le « shopping » devient alors l'activité extra-professionnelle principale des femmes. Les multinationales « cuisinent », les femmes achètent et donnent à manger des aliments dont elles ne connaissent plus les secrets de fabrication. Elles portent seules la responsabilité du remplissage des réfrigérateurs et congélateurs mais aussi celle des troubles, allergies et désordres alimentaires de leur famille conséquence d'aliments transformés et industrialisés. Rendre prestige, valeur et une véritable dimension culturelle aux activités des femmes, plutôt que les éliminer, serait une cause féministe à part entière. Dans tous les cas, une piste fructueuse de réflexion pour un féminisme écologiste et solidaire.

Aussi décrié soit-il, ce postulat permet de tonifier sans complexe une pensée critique énergique et efficace, trop souvent anesthésiée par la crainte du didactisme démodé ou du label «soixante-huitard ».

### L'égalité contre la libération ?

Égalité unisexe ou dialectique sexuée

La Cecla se fonde sur les travaux récents d'anthropologues femmes et féministes pour contester radicalement l'universalité de la domination masculine. Maria Minucci (1982) en Calabre, Michèle Fiéloux (2000) à Madagascar, Annette Weiner (1992) en Nouvelle-Guinée, Ifi Amadiume (1987) au Niger, dénoncent la vision déformée de l'anthropologie classique occidentale quant au rôle subalterne des femmes dans les sociétés traditionnelles. Cette dernière s'élève contre ses consoeurs



occidentales et principalement américaines, « qui veulent tout interpréter selon leur schème explicatif: le modèle de la femme opprimée et dépourvue de pouvoir. » (p. 68). Deux autres anthropologues Peggy Reeves Sanday et Ruth Gallagher Goodenough ont relevé des cas où la domination masculine est clairement inexistante ou bien est une continuelle négociation des pouvoirs entre les deux sexes. La Cecla démontre que le pouvoir n'est ni homogène, ni unilatéral comme le combat pour l'égalité tendrait à l'affirmer. Il est protéiforme, il peut changer de mains, être ridiculisé, changer le sexe de celui qui le détient. Cela ne veut pas dire que la guerre des sexes laisse la place à un Eden serein. Au contraire, « l'existence de sociétés dans lesquelles le pouvoir est négocié et où les femmes ne sont pas toujours dominées signifie précisément que la paix entre les sexes n'existe pas. » (p. 72) L'identité sexuelle est bien l'un des territoires du pouvoir mais elle est avant tout un seuil où des négociations deviennent possibles, où des compromis se nouent. Ce seuil est un espace de violences, de tensions et de passions mais il est aussi un espace d'ouverture où les asymétries peuvent se renverser: c'est l'espace où se joue la dialectique. Alors que l'égalité unisexe ne laisse aucune place au jeu des contraires, à l'altérité, au désir, au dialogue, la libération des identités sexuelles ouvre à la fois sur la tension et sur le plaisir: « Où doivent-ils aller, ces homosexuels inhibés, ces homosexuels qui n'ont pas envie de caricaturer la féminité ou la masculinité ? Où vont-elles finir, toutes ces identités masculines et féminines, timides et silencieuses mais heureuses ? » (p. 162)

#### Égalité virile ou libération sexuée

Lorsqu'elle se retourne sur les dernières années du vingtième siècle, Greer constate une très nette dégradation de la situation des femmes. Dans les pays du Nord, les économies, les politiques et les cultures ont régressé dans une exaltation délirante de la virilité : exhibition publicitaire de corps féminins fantasmatiques, soumission des femmes aux dogmes marketing des magazines de mode, contrôles médicaux invasifs et obsessionnels du corps des femmes, assimilation – sans véritable adaptation – aux modèles professionnels masculins, dressage à une sexualité tournée vers la satisfaction masculine. Dans les pays du Sud, les femmes sont les premières victimes de la misère, de l'exploitation, des oppressions de toutes natures, elles n'ont pas accès aux soins médicaux, à une vie décente, à la culture. Deux autres facteurs sont alarmants: la majorité des victimes des conflits se compte parmi les femmes et les enfants et partout règne le plus profond mépris pour la maternité. Greer adopte ici une posture militante sans nuance. L'égalité

entre femmes et hommes ne sert à rien si elle conforte et justifie un système politique profondément inégalitaire :

« Si l'égalité signifie le droit à une part égale des bénéfices de la tyrannie économique, ce droit est inconciliable avec la libération des femmes. La liberté dans un monde asservi n'est que la liberté d'exploiter. [...] Triste ironie du sort, c'est entre les frontières de la superpuissance qui opprime les femmes sur le reste de la planète, leur fait la guerre et affame leurs enfants que le féminisme obtient ses meilleurs résultats. L'identification du féminisme avec les États-Unis a déshonoré celui-ci sous tous les cieux. La moitié des femmes-soldats dans le monde servent dans l'armée américaine. Le féminisme ne peut guère être crédible pour les femmes irakiennes qui ont vu les femmes-soldats, jambes nues, rire avec les hommes pendant qu'elles leur faisaient la guerre, et qui regardent aujourd'hui mourir leurs enfants malades à cause de l'embargo » (p. 16-17).

Nier la différence sexuelle, c'est encore faire le jeu, non pas de l'homme, mais du système politique et économique libéral.

Là encore le simplisme apparent peut agacer mais son argumentation illustrée d'exemples nombreux et documentés nous oblige à ré-interroger nos confortables certitudes et nos positions quant aux « progrès » ou aux « acquis » du féminisme dans les pays riches.

### Paternité, maternité : au cœur des identités sexuelles

Au-delà du sexe du père

La Cecla consacre un long chapitre à la paternité. La paternité est affaire de ressemblance. Il souligne le refoulement de cette notion non biologique mais identitaire et l'occultation de ce thème par la littérature qui traite d'identité sexuelle et de genre. Car paternité et maternité ne se conçoivent pas comme productrices ou propriétaires d'autres corps mais comme des relations non instrumentales sources d'effets physiques et symboliques. Père et mère engendrent symboliquement, ils situent l'être qui naît dans un « genre », ils l'installent dans sa masculinité ou sa féminité (qui n'est pas forcément biologique, comme chez les Inuit où une fille peut être déclarée garçon comme réincarnation d'une ancêtre mâle et vice-versa).

« L'idée que l'identité sexuelle puisse se forger par ces liens physiques entre individus est une des questions les plus refoulées. [...] C'est une réflexion opaque et ambiguë de l'humanité sur elle-même, la redécouverte d'un soi appartenant à une autre génération, déplacée et regardée par nous-mêmes d'un œil critique. Il est évident que la paternité ou la maternité, tout comme la relation homme/femme n'est pas le chemin le

plus commode que des être rationnels pouvaient choisir pour se reproduire » (pp. 159-160).

Des conclusions politiques découlent de cette démonstration notamment:

- sur l'adoption par des parents de même sexe qui devient recevable d'un point de vue anthropologique,
- sur les responsabilités paternelles ou maternelles qui ne peuvent se fonder sur le sexe biologique des parents,
- sur l'inopportunité d'une éducation unisexe dès lors que l'égalité ne signifie plus indifférenciation identitaire, homogénéisation culturelle et symbolique.

Des mères sans qualité

De l'idéalisation publicitaire au mépris politique, les mères se trouvent dans une situation économique et psychologique difficile et précaire. Dans les sociétés traditionnelles, le respect et le soutien de la communauté accompagnaient la jeune accouchée. Dans les nôtres, l'isolement, l'incompréhension, l'indifférence, la culpabilisation sont le lot des jeunes mères. Tout ce qui arrive aux enfants est la faute de la mère, et la loi peut même la criminaliser (lois sur l'absentéisme scolaire). La femme a choisi la maternité, elle doit l'assumer, rester jeune et jolie, et solvable aussi. La qualité de vie des femmes se dégrade très vite après l'accouchement: progression sociale et professionnelle entravée, image corporelle dévalorisée, responsabilités économique et familiale plus lourdes. Dans les pays du Sud, les mères non seulement subissent cette disqualification générale, mais de plus, elles voient leurs enfants privés d'alimentation et d'eau saine, d'éducation correcte, de sécurité: les mères n'ont jamais moins été épargnées. Comme si la planète n'avait pas besoin de futurs adultes instruits, en bonne santé, utiles à la société de demain, comme si notre capital le plus précieux n'était pas les générations futures: « Une maternité digne est une priorité féministe. Un siège permanent au conseil sécurité de l'ONU ne l'est pas. » (p 200) Germaine Greer ouvre des pistes politiques concrètes:

- Rémunérer la maternité pour que chaque femme utilise cette rémunération, soit pour élever elle-même son enfant, soit pour choisir un mode de garde et d'éducation qui lui convienne. Dans *La Femme eunuque*, elle s'élevait contre cette proposition, qu'elle jugeait réactionnaire, mais face à la dégradation accélérée et accrue de la condition des mères et de la protection de la petite enfance dans le monde, elle la justifie (p. 200).
- Une augmentation des crédits affectés à l'éducation et à la garde des enfants (p. 318).
- Des réductions d'impôts pour toutes formes de cohabitations, et pas



seulement les cohabitations hétérosexuelles, afin de favoriser la garde et l'éducation des enfants, la solidarité entre les générations.



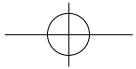
- Le soutien à un urbanisme et un habitat conçus pour favoriser les cohabitations sans promiscuité, les systèmes d'entraide informels.

En conclusion, d'aucuns diront que les propos de Germaine Greer fleurent bon le patchouli seventies. Peut-être, mais dans le concert anti-68 actuel, son livre nous donne une bouffée d'oxygène et d'optimisme. Elle n'ignore pas les plus récentes avancées du féminisme: les cyborgs-women libérées de la procréation ne l'effraient pas si elles incarnent vraiment une demande et un désir des femmes et ne travestissent pas une aliénation supplémentaire; la contestation de lois inspirées par une peur fantasmatique du phallus, telle que l'argumente Marcela Iacub (cf Note de lecture d'Éric Macé), lui semble aller dans le bon sens, (a contrario selon la loi anglaise une femme est estimée incapable d'attentat à la pudeur ou de harcèlement sexuel, son corps n'a aucun pouvoir). Lucide, Germaine Greer demande aux femmes de prendre leur parti de l'indifférence masculine à leur égard quant à l'oppression et à l'exploitation spécifiques qu'elles subissent. Elle leur demande d'être solidaires entre elles et de prendre leur libération en main pour reconquérir leurs propres espaces vitaux.

« Les batailles idéologiques que livrent les intellectuelles féministes sont nécessaires, mais elles ne sont qu'un préliminaire à l'émergence du pouvoir des femmes, qui ne surgira pas de la tiédeur des universités et de la presse féminine de consommation, mais nous fondra dessus sous la forme de femmes n'ayant rien à perdre car elles ont déjà tout perdu » (p 320).

En conclusion...

La sexualité et la reproduction se trouvent au centre de ces deux ouvrages radicaux. Leur point commun, au-delà de la question féministe, se trouve dans une préoccupation sur l'avenir de l'espèce humaine et de sa reproduction sexuée, mis en question par l'avant-garde des mouvements anti-sexistes. Les « queer studies », en effet, remettent à l'ordre du jour la vieille figure utopique issue de la philosophie mécaniste, celle de l'homme-machine, libéré de sa condition humaine, de l'éternel conflit entre la dualité, entre le vice et la vertu, entre le bien et le mal. Elles emboîtent ainsi le pas à une philosophie ultra-rationnaliste qui accompagne l'essor des bio-technologies et de la cybernétique. On ne peut s'empêcher d'établir ici un parallèle entre la défense de La Cecla et Greer pour des politiques différentialistes et les débats philosophiques récents impulsés notamment par Jean-Pierre Dupuy dans :



Avions-nous oublié le mal, penser la politique après le 11 septembre et Jurgen Habermas dans: *L'Avenir de la nature humaine, vers un eugénisme libéral ?*

« [...] tant est forte la motivation qui consiste à fuir le tragique de la condition humaine dans le dépassement de l'homme par la machine » (Dupuy, 2003) et « On vit sa propre liberté comme étant en relation à quelque chose dont il est naturel qu'on ne puisse pas disposer. » (Habermas, 2003). Le conflit entre égalité et liberté, entre universalité et différentialisme recouvre des enjeux métaphysiques ravivés par les possibilités vertigineuses que les bio-technologies découvrent en matière de reproduction et de « genetic design ». Le débat posé ici – qui pouvait sembler plutôt « néo-baba » – apparaît en réalité comme un débat politique majeur pour le XXI<sup>e</sup> siècle, le débat qui engage l'avenir des modalités de reproduction ou de mutation de l'espèce humaine.